L'ACTION UNIVERSITAIRE

MARS 1947

EN DEUX MOTS ET PLUS

JEAN-MARIE MORIN : *PROPOS UNIVERSITAIRES*

JEAN-PIERRE HOULE : *IMAGES DE CHAUTEAUBRIAND*

ROGER DUHAMEL : *ÉCLIPSE DU ROMAN ?*

REX DESMARCHAIS :
NOTRE LITTÉRATURE ATTEND SON HISTORIEN

ROBERT CHARBONNEAU : *LITTÉRATURE AUTONOME*

À MONTRÉAL — 2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

Me Emile Massicotte, président
M. J.-A. Lalonde , 1er vice-président
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président
Me Maurice Trudeau, c.r., secrétaire
Lt. colonel Urgel Mitchell, trésorier
M. Roger Duhamel, président du Comité de Publication
M. Jules Labarre, président sortant de charge
Dr Louis-Charles Simard, ancien président
Dr Stéphen Langevin, ancien président

Président d'honneur : M. Édouard Montpetit

CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Roméo Martin et M. William Houde

Chirurgie dentaire : Dr Gérard Plamondon et Dr Jacques Demers

Droit : Me Paul Galt Michaud et Me Marcel Côté

H.E.C. : M. Jean Nolin et Jean C. Aubry

Lettres : M. Jean Houpert et M. Gérard Aumont p.s.s.

Médecine : Dr Roma Amyot et Dr Emile Blain

Médecine vétérinaire : Dr J.-A. Viau et Dr Joseph Dufresne

Optométrie : M. Edgar Lussier et M. Jean Hotte

Pharmacie : M. René Boudrias et M. Rodolphe Dagenais

Philosophie : M. Gérard Barbeau et Rév. Père Albert Landry, o.p.

Polytechnique : M. Marc Boyer et M. Roland Bureau

Sciences : M. Abel Gauthier et M. Roger Lamontagne

Sciences sociales : M. François DesMarais et M. Albert Mayrand

Théologie : M. l'abbé H.-G. Palardy et M. l'abbé Irénée Lussier

Le président de l'Association générale des étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette (H.E.C.)

Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.

Conseillers juridiques : Me Roger Brossard, C.R., Me Damien Jasmin, C.R.

COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. Roger Duhamel, président, Robert Charbonneau, Dollard Dansereau, Jean-Marie Morin, Marcel Raymond.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbonneau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans l'*Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : $3.00 au Canada et à l'étranger. L'*Action Universitaire* paraît chaque mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

En deux mots et plus 3

Propos universitaires ..... *Jean-Marie Morin* 4

Images de Châteaubriand ..... *Jean-Pierre Houle* 10

Éclipse du Roman ? ..... *Roger Duhamel* 15

Notre littérature attend son historien ..... *Rex Desmarchais* 20

Littérature autonome ..... *Robert Charbonneau* 25

D'une revue à l'autre ..... *J.-P. H.* 26

Documents 27

Volume XIII — No 7
Montréal, P.Q.

MARS 1947

DÎNER ANNUEL DE l'A. G. D. U. M.

offert aux finissants des facultés et écoles de l'Université.

HÔTEL WINDSOR, 14 AVRIL À 7hrs

Prix : $ 2.50 — ($ 2.00 pour les étudiants)

Appeler: AT. 9451, poste 55

La Librairie

P. A. MÉNARD

1564, RUE ST-DENIS

accorde un escompte spécial

sur tout achat de livres neufs, aux membres de l'A.G.D.U.M.

munis de leur carte.

EN DEUX MOTS ET PLUS...

Le mois prochain, l'A.G.D.U.M. recevra comme elle le fait chaque année, les finissants des facultés et grandes écoles de l'Université. Si les étudiants ont toujours répondu avec empressement à notre invitation, il semble que les diplômés et certains universitaires ne se rendent pas compte de l'importance de cette réunion qui est bien autre chose — et pour employer une expression un peu ridicule — que des "agapes fraternelles". Tous, nous quittons l'Université avec un bagage plus ou moins lourd de connaissances et des souvenirs, les uns agréables, les autres pénibles. La tradition et la légende veulent que ces derniers l'emportent par le nombre. Toute légende a son point de départ dans la réalité . . . A chacun de s'interroger. Dans ce domaine, une réponse collective risque de fausser la vérité. Quoiqu'il en soit, le banquet annuel veut être une manifestation de solidarité universitaire, une indication aux nouvelles promotions que les aînés les accueillent avec joie, reconnaissent leurs mérites et sollicitent leur collaboration. C'est aussi une invitation aux autorités de l'Université, religieuses et laïques, académiques et administratives, de se joindre aux Anciens pour exprimer aux finissants les meilleurs voeux de succès. Ne serait-ce pas aussi l'occasion propice de s'adresser aux nouveaux diplômés en des termes simples qui feraient oublier certaines aigreurs et détermineraient un courant de sympathie ?

Une Université vit de ses étudiants, de ses professeurs et de ses diplômés. Lapalissade ? Peut-être, mais que l'on a tort de tourner en théorème.

On se rappelle sans doute que c'est lors de ce banquet que l'Association remet le "Prix Arthur Vallée" ($100) à un étudiant finissant qui a fait montre d'un bel esprit universitaire et le "Prix Parizeau" ($50) au nouveau diplômé qui, au cours de ses études, s'est signalé par ses travaux d'ordre intellectuel. Ces deux fondations sont à l'honneur de l'Association. Serait-il téméraire d'espérer pouvoir en créer d'autres ? Les bourses, les prix font beaucoup plus pour les étudiants et la cause universitaire que les discours désabusés, les récriminations, les reproches fondés ou non. On loue et avec raison, la générosité de nos compatriotes de langue anglaise, qui se font un point d'honneur de doter leurs institutions, de leur accorder un appui financier et moral. Il n'y aurait aucun inconvénient à les suivre sur ce terrain, à les imiter.

* * *

A sa dernière réunion tenue le 14 février, le conseil général a décidé de tenir auprès de tous les diplômés, un referendum. Quatre questions soigneusement préparés, seront posées, et il ne faut que quelques minutes pour y répondre et au besoin ajouter quelques commentaires. Un peu de bonne volonté de la part des diplômés et l'Association possèdera un magnifique dossier qui pourra non seulement guider son action future mais révéler à l'Université l'intérêt que les anciens lui portent et l'éclairer sur leur sentiment à son égard. L'A.G.D.U.M. est le lien normal entre les diplômés et l'Université et les dirigeants de l'Association ne demandent qu'à faire valoir le point de vue des universitaires à la condition de le connaître. A eux de saisir cette occasion.

PROPOS UNIVERSITAIRES

Jean-Marie Morin

Pour celui qui arpente les corridors interminables de l'immeuble universitaire, l'atmosphère d'expectative qui le baigne ne peut laisser de l'impressionner. Une atmosphère lourde, que l'on pourrait croire, d'abord, paralysante, mais qui, en réalité, si elle engendre un certain malaise, une certaine nervosité, n'empêche pas les initiatives les plus prometteuses de germer quand même.

Depuis plus d'un an, l'Université de Montréal est "sous le signe" d'une enquête, dont les conclusions sont attendues de jour en jour. Nul n'ignore, dans la maison, que de cette enquête résulteront des changements profonds qui donneront à l'institution une orientation nouvelle. Tous s'accordent à dire que des réformes radicales s'imposent, et que le plus tôt elles viendront mieux s'en portera notre université. Quant à la nature de ces réformes, les opinions sont partagées. Le contraire serait étonnant car une université est un microcosme aux perspectives les plus diverses et où la nature humaine joue comme partout ailleurs.

La voie où s'engagera notre école de haut savoir donne lieu aux suppositions les plus sensées comme aux plus fantaisistes. Il est évident que quelques égoïsmes se flattent d'être satisfaits dans cet avenir, mais d'une façon générale ce que chacun désire, espère, c'est que soit donnée à sa faculté, à son école, à son institut, à son service, administratif ou académique, la possibilité de prospérer et d'atteindre les sommets.

Pendant que vont leur train les suppositions de toutes sortes, une grande activité règne presque partout. On se prépare, on s'organise, on ébauche des projets, on met sur pied ce qui peut l'être dans les circonstances, on se tient prêt à prendre le signal du départ.

Des facultés qui jusque-là n'avaient été que des usines à diplômes ont pris conscience de leur véritable mission, être un foyer de culture, de perfectionnement, de recherche, de haute spécialisation. Ainsi **la faculté de médecine** après s'être attaché le professeur Selye, l'année précédente, a commencé en septembre des cours post-scolaires en vue de décerner le diplôme de maîtrise et par là de former des spécialistes dans les principales avenues médicales. De plus cette faculté n'attend que de pouvoir utiliser son hôpital universitaire pour réorganiser son enseignement clinique. **La faculté de droit** vient de bâtir les cadres d'une quatrième année dont une section de culture élargira considérablement son horizon. Par cette section, la faculté servira à autre chose qu'à former exclusivement des praticiens du droit et deviendra un centre où diplômés canadiens et étrangers viendront chercher un supplément de connaissances et de perfectionnement qu'un doctorat couronnera. **La faculté des lettres** a créé un **Institut d'histoire,**

première réalisation d'un plan d'ensemble appelé à donner à cette faculté la place prépondérante qui est sienne dans la plus grande université française d'Amérique. A la **faculté des sciences,** la section de physique a été complètement réorganisée et quand elle aura réussi à obtenir un matériel scientifique convenable et une équipe de chercheurs, elle pourra, elle aussi, à l'instar des autres grandes universités, faire entendre sa voix dans le monde savant de demain. La **faculté des sciences sociales** qui est entrée dans son deuxième quart de siècle en s'enrichissant d'une section de diplomatie et d'une section de relations industrielles, n'entend pas en rester là. Elle doit annoncer sous peu des améliorations importantes. La **faculté de chirurgie dentaire** continue sa marche ascendante sur le tableau des écoles dentaires du continent. L'excellence de son enseignement après avoir été reconnue par la plus haute autorité en la matière, l'an dernier, vient de lui valoir un don important de la Fondation Kellogg, ce qui lui permettra d'intensifier son enseignement post-scolaire. L'on pourrait continuer ainsi avec chaque faculté et école, et souligner pour chacune un nouvel acquis, une volonté de progrès.

Mais le règlement du problème universitaire s'il tarde encore, risque de freiner cet admirable élan, de faire avorter les plus belles promesses. Quelques patiences ont déjà été lassées d'une trop longue attente, d'autres sont sur le point de l'être. "S'il est un peuple qui a besoin de toutes ses intelligences, écrivait récemment Guy Frégault, c'est pourtant le nôtre." Et s'il est un centre qui doit retenir ces intelligences pour les faire fructifier, c'est bien notre université.

Comme le règlement définitif devra être sanctionné officiellement ou officieusement par le pouvoir provincial, puisque c'est le gouvernement qui sera appelé à assumer les frais de la réorganisation, il est regrettable que la Société d'administration n'ait pas en main depuis plusieurs mois le rapport Conroe, pour présenter ses décisions à nos législateurs, actuellement en session. Selon toute vraisemblance, le rapport Conroe sera un document volumineux, qui demandera un certain temps aux membres de la Société d'administration pour en prendre connaissance. Si une redistribution de l'autorité ou un changement de la Charte ne dépend que des sociétaires, il n'en va pas de même pour le côté financier du problème. C'est pourquoi il aurait été infiniment désirable que la présente législature fût saisie des recommandations du commissaire-enquêteur, lesquelles exigeront un budget annuel de l'ordre de $2,000,000. Maintenant, il faut se résigner au provisoire, avec tous ses inconvénients, pour une autre année.

* * *

Des gens pensent, bien à tort, que la souscription qui sera bientôt lancée apportera un remède au problème financier. Cette souscription, dont le principe est approuvé, qu'elle ait deux ou six millions comme objectif, servira soit à l'établissement d'un fonds de pension, soit à des constructions nouvelles, soit à l'amélioration de l'édifice et du terrain, peut-être aux trois choses à la fois, mais en aucune façon pour la marche ordinaire de l'Université.

Il n'est pas hors de propos de se demander comment l'appel de l'Université sera accueilli du public. On a voulu faire de l'Université une grande dame. Une grande dame est-elle, peut-être, mais réservée et aimant au-dessus de tout la discrétion. Aussi la connaît-on peu chez nous et encore moins à l'étranger. Une grande dame ne désirant que de finir ses jours dans la quiétude

peut se permettre cette modestie; une grande dame qui aspire à jouer un rôle, qui veut faire rayonner le nom de sa petite patrie et qui a l'intention de demander un beau jour l'appui de ses compatriotes pour accomplir sa mission, ne doit pas souffrir d'un complexe d'infériorité et éviter qu'on parle d'elle.

La réussite d'une campagne de souscriptions repose sur la publicité. Jusqu'ici l'Université de Montréal a dédaigné la publicité pour ne pas dire qu'elle l'a fuie. Des Montréalais instruits, de ses diplômés mêmes ne savent pas ce qui s'y fait, ce qui s'y enseigne. En 1946, des étudiants d'autres provinces ont été surpris d'apprendre que l'Université de Montréal et l'Université McGill n'étaient pas une seule et même institution. Les étrangers qui visitent la métropole font une découverte en arrivant à la Montagne. A preuve, Mme Roosevelt et quelques Français de passage récemment. C'est donc dire que notre université souffre grandement du silence dont on l'a entourée, et la campagne de souscription s'en ressentira sans aucun doute. Qu'on ne s'imagine pas que la publicité est affaire de tapage, qu'il suffit de battre la grosse caisse pendant deux mois pour susciter l'intérêt ou l'enthousiasme. La publicité est affaire de longue haleine, c'est par la présence, pourrait-on dire, qu'une personne ou une institution finit par s'imposer. Quand pendant des années on a entretenu une discrétion confinant au mystère, il ne faut pas s'étonner de la suspicion qui existe à son endroit. Dans ces conditions, le succès d'un appel est des plus aléatoires.

* * *

"La nation canadienne, déclarait en décembre dernier M. Louis Saint-Laurent, ne sera vraiment unie que le jour où les deux principaux groupes ethniques respecteront réciproquement tous leurs droits et tous leurs privilèges. Hors de là, il n'y a pas d'unité nationale possible. J'ai déjà dit et je répète qu'un jour viendra où, au Parlement de la nation — que l'on soit en faveur du gouvernement ou de l'opposition — pour avoir le droit de remplir des fonctions responsables, il faudra absolument être bilingue et posséder, non pas de façon superficielle, mais à fond, les deux langues officielles du Canada, l'anglaise et la française."

Ce jour ne viendra que si les élites, donc les universitaires des deux groupes ethniques donnent l'exemple. Chez nos concitoyens de langue anglaise, comme chez nous, plusieurs s'y emploient. Le 2 décembre 1946, à l'occasion de la remise de doctorats honorifiques à MM. Sidney Earle Smith, président de l'Université de Toronto, et James Bertram Collip, directeur de l'Institut d'endocrinologie de l'Université McGill, le recteur de l'Université Laval, exprimant la signification de la cérémonie, parlait dans le même sens que le ministre de la Justice. "C'est notre devoir, disait-il, d'associer dans un généreux élan de fraternelle charité nos qualités ethniques et notre capital de civilisation, pour assurer la grandeur et la prospérité de notre pays commun. Il est sûr que le Canada a tout à gagner à tirer le meilleur parti des deux cultures que lui assurent deux grandes races bien qualifiées pour bâtir un beau et grand pays. Si jamais l'unité nationale se réalise au Canada, elle sera, croyons-nous, l'oeuvre des universitaires canadiens."

De leur côté, plusieurs universitaires de langue anglaise, notamment à l'Université de Western Ontario et à McGill, manifestent une bonne volonté identique. Ce sentiment est partagé par la plupart des étudiants de langue anglaise au pays, car dans presque toutes les associations nationales d'étudiants, comme l'Association des étudiants vé-

CAlumet 6077

Galerie de tableaux

L'ART FRANÇAIS

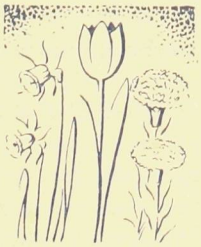
Louis-A. LANGE

370 ouest, LAURIER

Spécialité d'oeuvres d'artistes canadiens

•

• NOUS FAISONS L'ENCADREMENT •



Fleurs coupées

•

Tributs floraux

•

Décorations florales pour toutes occasions

•

ARTHUR C. LEGARÉ

ATlantic 1631

6494 CÔTE DES NEIGES

BEAUMANOIR INC.

OBJETS D'ART — CADEAUX

PAUL GOUIN

Directeur artistique

1498 ouest, rue Sherbrooke

Montréal

France-Couture

SOIERIES
LAINAGES
DE HAUTE
QUALITE

•

CRAVATES
DE CHOIX

1420, RUE DRUMMOND, MONTREAL

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

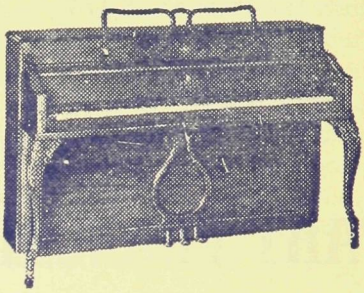
. . . mais nous pouvons vous aider en vous fournissant un choix agréable, exclusif et profitable à des conditions conformes à votre budget.

Le magasin à rayons

qui continue de grandir

LE MESSIER Limitée

Le grand magasin à rayons de la rue Mont-Royal — MONTREAL



STYLE CHATEAU

LES PIANOS LESAGE LIMITÉE

STE-THÉRÈSE, P.Q.

La plus ancienne fabrique de pianos de la Province de Québec

Représentant :

Jules-L. LESAGE

281 rue GOHIER — VILLE ST-LAURENT, P.Q.

BYwater 2097

SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux bourses d'études à l'étranger et aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens désireux de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue Saint-Denis, Montréal.

Omer Côté, c. r.,

Secrétaire de la Province.

térans, l'Association des étudiants en médecine et des internes, la Fédération nationale des étudiants canadiens, etc., la langue française est sur un pied d'égalité avec l'anglaise.

Un témoignage significatif du progrès accompli par l'idée du bilinguisme chez les universitaires de langue anglaise, c'est le propos tenu par le chancelier de l'Université de l'Alberta, à son retour de la conférence de l'Unesco. Au cours d'une causerie devant les élèves de son institution, le Dr G.-M. McNally déclarait ce qui suit: "Au cours des séances auxquelles j'assistais, j'enviais les délégués qui pouvaient passer d'une langue à l'autre couramment et avec autant d'aisance, et je sentais que j'aurais dû faire davantage pour aider les professeurs de l'Alberta qui ont enseigné le français pendant de si nombreuses années." Il insistait aussi sur la bonne fortune du Canada d'être un pays bilingue et déplorait que cet avantage ne soit pas plus apprécié des Canadiens.

Ce témoignage a d'autant de valeur que le Dr McNally, avant d'être chancelier de l'Université d'Alberta a été sous-ministre de l'Instruction publique de sa province, et qu'alors, en cette qualité, il a fort peu aidé les professeurs qui ont "enseigné le français pendant de si nombreuses années."

Pour montrer combien l'oeuvre des universitaires est nécessaire pour réaliser l'unité au pays, soulignons les réactions provoquées par les paroles du chancelier de l'Université de l'Alberta. Devant répéter sa causerie au Rotary Club d'Edmonton, il lui fut conseillé de ne pas parler de bilinguisme "de peur que les reporters ne fassent du bruit dans la presse anglo-saxonne."

L'Université de Montréal peut s'enorgueillir de n'avoir attendu les conseils de personne pour travailler à l'unité nationale par le bilinguisme. A l'**Ecole de diététique,** à la **Faculté de chirurgie dentaire,** dans les divers cours postscolaires et ailleurs, les cours se donnent en anglais et en français. En outre, toutes les fois que l'Université a l'avantage d'inviter un conférencier de marque, qui est anglo-saxon, elle le fait.

Il est rumeur qu'on veuille rendre notre enseignement universitaire complètement bilingue. C'est, croyons-nous un excès de zèle, qui transformerait l'institution en un être bicéphale, dont les autres specimens du genre ont donné la preuve qu'une cervelle normalement constituée vaut mieux que deux diminuées. Notre Université doit rester, d'abord et avant tout, une université française. Cela ne l'a pas et ne l'empêchera pas de favoriser le bilinguisme, toutes les fois qu'elle peut le faire sans porter préjudice à la culture et à l'esprit français qu'elle a mission de défendre et de faire briller sur le continent.

x x x

Attendu que le nombre des étudiants en médecine est présentement beaucoup trop élevé pour les capacités de l'école et des hôpitaux, **le Conseil universitaire de Laval,** à sa séance du 27 novembre 1946, a adopté un règlement qui fixe à quatre-vingt-dix le nombre des étudiants de première année de médecine. L'an dernier, poussé par les mêmes nécessités, le conseil de la faculté de médecine de l'Université de Montréal a limité à cent le nombre de ses étudiants de première année.

On ne peut grossir indéfiniment le chiffre des élèves d'une classe sans nuire à l'enseignement. Quatre-vingt-dix ou cent élèves, c'est encore beaucoup trop pour un seul professeur qui

est alors tenu de rester dans un rôle de conférencier. L'autre problème est créé par l'enseignement clinique et l'internat. Chaque année, quand vient le temps de répartir les étudiants dans les hôpitaux, la faculté est obligée d'accomplir des prodiges pour qu'aucun étudiant ne reste en plan. A Montréal, les élèves de première ont été rarement plus de cent, mais à Laval, cette année, ils sont cent quatre-vingt-dix. Les deux universités françaises de cette province n'ont pas les moyens d'augmenter le nombre de leurs professeurs en proportion du nombre des élèves. Le pourraient-elles, les hôpitaux ne seraient pas pour cela plus nombreux pour accueillir étudiants et internes.

Bien que tout contingentement entraîne des injustices, il n'y aurait pas trop à redire s'il y avait encombrement de la profession médicale. Mais le manque de médecins, à la ville comme à la campagne, est tel que le gouvernement, ému de la situation, y cherche un remède. Plus de sept cents paroisses de campagne n'ont pas de médecins, ce qui est une des causes de l'abandon des régions rurales pour les grands centres, où le problème est aussi angoissant, car à moins d'avoir son médecin de famille, il faut attendre deux, trois jours ou même plus pour recevoir la visite d'un praticien. A la ville, en cas d'urgence, le seul recours est de faire appel à la police qui conduit le malade à l'hôpital.

Pour remédier à la situation, le ministre de la Santé a inscrit un projet de loi pourvoyant à l'octroi de bourses d'études pour les étudiants qui s'engagent à s'établir et à demeurer dans des régions rurales aussitôt qu'ils seront admis à la pratique de la profession médicale. Toutes louables que soient les intentions du Dr Albini Paquette, on se demande quel changement apportera la loi dont il est le parrain, quand, par ailleurs, nos écoles de médecine ont décidé d'accepter moins d'aspirants qu'auparavant. Permettre à Paul plutôt qu'à Pierre d'étudier la médecine, ne fait pas un médecin de plus. Cent-quatre-vingt-dix élèves au départ, si l'on tient compte des abandons en cours de route et des places réservées aux sujets canadiens-français des autres provinces et à quelques étrangers, cela veut dire un maximum de cent soixante médecins dans cinq ans. Tout juste le nombre nécessaire pour assurer la relève.

La seule solution qui s'impose c'est, pour le gouvernement, de construire des hôpitaux, dont le besoin est si grand, et de donner à nos universités la possibilité de s'adjoindre de nouveaux professeurs et d'agrandir leurs laboratoires. Chez nous, l'hôpital universitaire, dont les locaux attendent d'être occupés, serait un commencement de solution.

Dans le contingentement actuellement en vigueur, il est à souhaiter que notre faculté de médecine tienne compte de ses diplômés, ainsi que le fait, entre autres, l'Université Notre-Dame, aux Etats-Unis. Là, pour les inscriptions, on accorde la préférence aux fils des diplômés. Les autres candidats sont acceptés seulement après que la demande de ceux-ci a été satisfaite.

Chez nos voisins, où tous parlent la même langue, cette politique n'entraîne pas les mêmes inconvénients que pour nous. En admettant que le contingentement se continue plusieurs années, il y aurait danger que la faculté soit taxée de favoriser une classe priviligiée au détriment des autres plus humbles. Pour l'instant, ce reproche n'est pas à

redouter, vu que le nombre de candidats ne dépasse pas de beaucoup la limite établie. Avec la loi Paquette, il n'en sera peut-être plus ainsi.

Le manque de médecins remet à l'actualité la question de savoir si nos professions libérales sont encombrées et s'il est tellement sage d'en détourner les jeunes les plus doués au profit de carrières renommées plus pratiques. Nous en reparlerons dans une prochaine chronique.

➤ N'OUBLIEZ PAS de répondre au **REFERENDUM** qui vous sera soumis au cours du mois d'avril. — C'est une occasion offerte aux diplômés de fournir les éléments d'une solution à des problèmes sur lesquels tous s'interrogent.

IMAGES DE CHATEAUBRIAND

Jean-Pierre Houle

Professeur à la Faculté des Lettres

Que nous reste-t-il de Chateaubriand? Une ombre de souvenir, quelques phrases harmonieuses, des anecdotes? Pour ceux qui se souviennent d'avoir tenu, un jour, dans leurs mains, un manuel de littérature, quelles images évoquent ce nom qui sonne déjà comme un poème? Sont-ce même des images? Peut-être, mais floues, mais imprécises. Une chevelure au vent, un oeil dur et triste à la fois, une bouche désabusée et faite pour aimer, un front étonnant derrière lequel se meut un monde créé par l'orgueil et aspirant à la mort. On se souvient aussi peut-être de la main passée dans le gilet et qui nous rappelle une époque toute dominée par Bonaparte. Ah! et puis j'allais oublier la fameuse image du tombeau dressé face à la mer comme un défi, un appel vertigineux.

Et pourtant, avons-nous tout dit de cet homme remarquable quand nous avons rappelé son orgueil et sa tristesse, quand nous nous souvenons qu'il disait: "la vie m'a été infligée . . ."; pensons-nous vraiment connaître son coeur, quand nous pouvons énumérer une à une ses nombreuses aventures? Pensons-nous être quittes envers l'écrivain de génie, quand nous répétons qu'il est le père du romantisme et l'auteur du **Génie du christianisme?**

Le malheur du XIXe siècle littéraire, c'est d'être entièrement dominé par Victor Hugo qui a fait tant de tapage et qui avait un sens de la réclame tel, qu'il méduse encore les historiens, les critiques et les auteurs de manuels destinés à nous apprendre la littérature en vingt leçons.

On semble oublier — et en supposant que la gloire de Victor Hugo soit pleinement justifiée — que l'auteur de la **"Légende des siècles"** n'a pu écrire et faire accepter ses livres que parce qu'il était un aboutissant, qu'il libérait son génie dans un monde préparé à le recevoir, dans un monde qui avait déjà reçu un message rénovateur, dans une société politiquement et socialement bouleversée par la Révolution de 1789, mais surtout dans une société littéraire annoncée par Jean-Jacques Rousseau et mise au monde par Chateaubriand. Comment cette société aurait-elle pu acceuillir les tonnerres de Victor Hugo si elle n'avait été d'abord violemment secouée par l'orage de Chateaubriand? Car avec lui, c'est une nouvelle sensibilité qui fait frissonner les âmes, ce sont de nouvelles vues du monde qui sollicitent les yeux, c'est une autre figure de l'homme qui s'impose, c'est surtout et enfin une nouvelle alchimie du verbe.

Le XVIIe siècle s'était complu dans l'admiration des anciens et s'était efforcé à une rigueur géométrique qui laissait sans doute, aux passions, un certain passage mais connu et qui débouchait sur l'avenue claire et précise de la raison. Descartes et Boileau régnaient sur la littérature comme Louis XIV et Colbert sur la vie politique et économique. Puis les "philosophes" héritiers de cette confiance dans la raison humaine, se servirent de cette même raison pour préparer la chûte de l'Ancien Régime. Dans l'ordre intellectuel et moral, la Révolution n'a pas commencé en 1789, mais bien avant, le jour

même où des hommes se sont interrogés sur la valeur des institutions contemporaines et de la tradition. Sur le plan littéraire — le seul qui nous occupe présentement — le XVIIe siècle ne se termine vraiment qu'en 1762 lorsque paraissent **l'Emile** et la **Nouvelle Héloïse** de Jean-Jacques Rousseau. Le coeur humain, l'instinct, la nature affirment éloquemment leurs droits en face d'une raison devenue asséchante. Et quoiqu'on en pense, le vicaire Savoyard créait avec force le besoin religieux et par là il se relie directement à l'auteur du "Génie du christianisme".

La Révolution qui mit fin à tant de choses, mit fin également à la littérature. On connaît la réponse célèbre de Cambacéres que l'on interrogeait sur ses activités pendant la tourmente: "J'ai vécu". Et nous pouvons ajouter, c'est déjà beaucoup quand il était devenu si facile et si banal d'abandonner sa tête à la caresse brutale de la guillotine, de la veuve comme on l'appelle maintenant. Cependant, c'est l'heureux destin des peuples de vieille civilisation, des peuples qui plongent leurs racines loin dans un passé de gloire, de sortir vivifiés de crises où d'autres s'anéantissent et de trouver les hommes qui, gardant de leur race, les caractéristiques essentielles, savent traduire ses aspirations nouvelles ou lui inspirer des gestes nouveaux, lui apprendre des chants encore inconnus.

Ce préambule un peu long, j'en conviens, et apparemment décousu, nous éloigne à peine de notre sujet; il souligne plutôt la difficulté de se mesurer avec cet homme complexe qu'est Chateaubriand. On se propose de l'étudier avec enthousiasme et très tôt la ferveur cède à un certain découragement devant la tâche de découvrir l'unité, le centre de gravité de cette personnalité multiple. Puis on subit la même séduction que ses contemporains; pour avoir, un instant, jeté les yeux sur l'enchanteur, on consent à le suivre là où il lui plaira de nous entraîner. Je ne suis pas certain que ce n'est pas là l'espèce de gloire qu'il demandait à la postérité, car à y regarder de plus près, il n'y a qu'une image de René et cette vie, sous ses apparentes contradictions, présente une unité qui en fait la grandeur et l'intérêt. Mais n'anticipons pas et tâchons de suivre le cours de cette existence passionnante et de reconstituer le décor dans lequel a évolué cet acteur de génie.

C'est par une nuit d'un orage infernal — exactement le 4 sept. 1768 — que le plus impétueux des écrivains du XIXe siècle s'est vu "infliger l'existence." On s'en serait douté. Et l'on devine tout le plaisir qu'éprouve Chateaubriand à nous le signaler dans ses Mémoires. Mais ce n'est encore rien et il a beau se plaindre de la vie, il devait intimement reconnaître qu'elle lui ménageait les seuls décors qu'il désirait pour jouer un rôle qu'il voulait unique. C'est dans un château — Combourg — au site farouche, solitaire, dramatique, au délabrement morose qu'il passe son enfance entre une mère passionnée pour la politique — retenons ce trait — et un père qui a conservé le mystère et la rigueur du corsaire qu'il fût un temps, comme ses aïeux. "Il était vêtu d'une robe de ratine blanche ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa

figure longue et pâle". C'est ainsi que Chateaubriand nous parle de son père dans ses fameux mémoires. Remarquez la mise en scène, l'éclairage savant. L'amateur de décors, le passionné du geste est là tout entier. Et que vous importe que la scène ait eu lieu réellement? Le chevalier de Chateaubriand avait besoin que l'auteur de ses jours eût des allures de croquemitaine. Sa somptueuse imagination pouvait au besoin les lui prêter.

N'hésitons pas à interroger l'enfant et l'adolescent car l'homme de demain est là avec tous ses traits. A la tête d'une bande de polissons, il bataille tout le long du jour, entrant le soir le visage tuméfié, les vêtements en haillons. Qu'importe, il a commandé, il a été obéi, il a été un centre d'attraction. Au collège de Dol où on l'interne, le même besoin impérieux d'occuper l'avant-scène lui fait adopter des attitudes, de défi envers l'autorité. Déjà perce l'anarchiste qu'il sera toute sa vie. Légitimiste, on sait qu'il n'aura d'aise et ne se sentira si près de la monarchie que lorsqu'il aura contribué de toute son influence à renverser la Restauration et à exiler le roi. Evénement capital, le pensionnaire Chateaubriand trouve par hasard une édition non expurgée d'Horace qu'il parcourt avec fierté, la nuit, à la lueur de cierges dérobés à la chapelle du collège. Première rencontre de l'amour, première révélation de la passion qui devait l'habiter jusqu'à la dernière minute de ses quatre-vingts ans. C'est en proie à un mal qu'il ne discerne pas encore très bien mais que déjà il soupçonne extraordinaire, qu'il rentre à Combourg où en fait de femme jeune, il ne trouve que sa soeur Lucille qui, avec son long visage pâle encadré de boucles noires, avec ses yeux de prophétesse, devait lui inoculer cette morbidesse dont il ne se départira jamais mais qui devait aussi lui révéler sa vocation d'écrivain. Beaucoup plus tard, la pauvre Lucille sombrera dans la folie, victime de l'amour passionné qu'elle a voué à son frère.

C'est durant cette période de sa vie que Chateaubriand prend conscience d'abord, puis qu'il nourrit, entretient, exalte cette mélancolie, cette tristesse qu'il portera à travers le monde et qu'il traduira si bien qu'elle envoûte les générations successives et finit par devenir "le mal du siècle", le péché originel et sans rédemption du romantisme.

Mais dans une famille qui porte un nom glorieux et dont les revenus sont plus que modestes, on ne peut laisser indéfiniment un garçon se vider le cerveau, s'épuiser physiquement et moralement à rechercher dans les bois, sur les étangs et jusque dans les cauchemars de nuits agitées, une impossible Sylphide, fût-elle parée de toutes les séductions perverses et de tous les charmes divins que lui prête l'imagination délirante et les sens surexcités d'un adolescent en pleine crise.

Fiévreux, malade, usé, après une tentative ratée de suicide, il songe à venir tâter de la colonisation au Canada. Combien de départs — remède cherché à son incurable mélancolie — sa vie ne comportera-t-elle pas ? Mais celui-ci n'a pas lieu; le navire en partance de St Malo ayant retardé son départ, le chevalier revient une fois de plus à Combourg. M. son père, cette fois, est bien décidé à fixer son vaurien de fils et il l'envoie au régiment de Navarre avec un brevet de sous-lieutenant. Uniforme blanc à revers et parements bleus avec boutons et épaulettes d'argent. Quel magnifique costume pour un acteur-né. Il devient l'idole du régiment, se livre à des orgies d'élégance et maîtrise l'art militaire en un tour de main. Au fond il

végète, lui qui se sent déjà de taille à jouer un rôle. Lequel? N'importe pourvu que ce soit le premier. Il devient de plus en plus sombre, de plus en plus renfermé. Il se replie de plus en plus sur lui-même au milieu des événements qui se précipitent. La violence gronde et la grande date de '89 approche. Exalté par les cartes géographiques que lui a montrées M. de Malesherbes, il chevauche une nouvelle chimère. Partir pour l'Amérique à la découverte du fameux passage du nord-ouest. Cette expédition exige une fortune et des connaissances qu'il est loin de posséder. Est-ce que cela compte quand on se sent de taille à dominer l'univers ? Au reste, ne nous abusons pas sur les motifs scientifiques de ce voyage. Ils ne sont qu'un prétexte: il s'agit avant tout de tromper l'ennui, de quitter une société où on se sent pour l'instant inutile et que l'intérêt conseille sans doute d'abandonner. Inconsciemment peut-être mais sans aucun doute possible, c'est à la recherche d'images, de couleurs que Chateaubriand part le 8 avril 1791 — Mieux, c'est à la recherche de lui-même. Et qu'importe qu'il nous décrive ensuite des régions qu'il n'a pas vues puisque nous en recevrons quelques-unes des pages les plus brillantes de la littérature française; qu'importe que son récit contienne une large part indéniable de mystification puisqu'il trouve dans son court séjour de cinq mois en Amérique, tous les éléments de son oeuvre future, ses personnages, Atala, Chactas, Celuta, les Natchez, puisqu'il y trouve surtout René, c'est-à-dire lui-même. En effet, sachant simplement que Chateaubriand sera par la suite diplomate, homme politique, écrivain, on pourrait refaire les grandes étapes de sa vie sans avoir à emprunter ni à ses Mémoires ni aux témoignages de ses contemporains.

Le voyage en Amérique est capital parce qu'il lui révèle le lyrisme dont il était lourd et qu'il ignorait encore. Il revient d'Amérique écrivain et l'essentiel c'est qu'il le demeurera toute sa vie; dans ses aventures, à tous les postes qu'il occupa, "il fit de la littérature et de la plus magnifique". Voilà la clef, voilà l'unité de cette vie prodigieuse. Chateaubriand est un artiste qui a toujours eu "l'instinct d'envelopper ses gestes les plus graves et les plus amoureux dans les musiques les plus harmonieuses". On peut, on doit parler de mystification; on peut même employer le mot de fumisterie mais à la condition de ne donner aucune acception vulgaire à ce mot. "Il est indéniable que, dans sa constante frénésie orgueilleuse de n'apparaître devant ses semblables que dans des attitudes de dieu et d'édifier lui-même la statue qu'il voulait laisser de lui à la postérité, il ait été amené à jouer avec les élans de sa nature, avec les inspirations spontanées de son cerveau et de son coeur et à retoucher dans un but très déterminé, soit pour les atténuer, soit pour les amplifier, ses actions, ses pensées et ses impulsions". Mais on ne saurait parler de mensonge, de duplicité, car derrière la pose, sous le geste, il y a une recherche dramatique de l'absolu, il y a la tension d'un être qui se cherche et se veut réaliser.

La réussite sera parfaite, reconnaissons-le, et pourquoi dissocier l'être réel et l'être façonné pour la postérité puisque Chateaubriand les a si bien confondus? Orgueil, égotisme, si l'on veut, mais non pas mensonge et surtout, puissance créatrice d'une imagination qui l'habitait comme un démon, et qui lui fit toujours rechercher un théâtre qu'il occuperait tout entier. La vie qu'il prétend détester, le lui fournira. Tenir tête à l'empire, renverser les Bourbons de France, sauver les Bourbons d'Espagne, faire un pape, déclancher une guerre, courir d'une traite de Paris à

Jérusalem pour s'enivrer de sensations et d'images puissantes, pour chercher de la gloire afin d'être aimé, abandonner brusquement la ville sainte pour aller cueillir la récompense de son effort dans des bras impatients qui l'attendent en Espagne; avoir été aimé de Charlotte Ives, de Pauline de Beaumont, de Nathalie de Noailles, de Mme de Castellane, de Mme de Duras, de Mme de Custines, de Mme de Vichet, de Mlle de Villeneuve, d'une duchesse de Cumberland, de Mme de Récamier et de tant d'autres, voilà les rôles qu'il a tenus et qu'on lui a imposés, qu'on lui a infligés, pensera-t-il N'en croyez rien. Il les a voulus, il a voulu une existence complète, totale, débordante de plaisirs, de réalisations, de jouissances, il a voulu âprement les honneurs qu'il affecte de mépriser, il a exigé, il a forcé l'admiration. "Personne ne l'a forcé à remplir la plus brillante, la plus éclatante des destinées d'écrivain d'abord, d'homme politique ensuite. Personne ne l'a contraint à rechercher fièvreusement, passionnément, tous les honneurs et toutes les charges . . . Personne enfin ne l'a traîné par la violence dans les salons dont il a adoré les applaudissements et la vénération plus qu'homme au monde, et qui frémissaient eux-mêmes d'enthousiasme mystérieux quand il y pénétrait de son pas désabusé". La vérité est qu'il a trouvé dans "le mélange brûlant de ses passions, les éléments de personnages contradictoires et ces personnages il les a tous, en des moments successifs de sa vie, incarnés avec sincérité".

● **L'ACTION UNIVERSITAIRE** n'intéresse pas que le seul Comité de Publication, mais tous les diplômés. — Pourquoi ne pas apporter **votre collaboration ?**

ECLIPSE DU ROMAN?

Roger Duhamel

Les Français n'aiment pas beaucoup qu'on souligne la crise de création dont témoignent leurs oeuvres d'imagination, notamment le roman. On les comprend sans peine: avoir donné au monde Balzac et Stendhal, Proust et Mauriac, et ne plus offrir aujourd'hui que des oeuvres du second rayon, quand il ne s'agit plus simplement de médiocrités inexcusables, il y a de quoi blesser l'amour-propre national. Prétendre que c'est injurier la France que de le constater demeure un procédé puéril et vain: on ne constate que ce qui existe. Les Français eux-mêmes s'en rendent si bien compte qu'ils se jettent avec une avidité intempérante sur les traductions; il n'est question que de Koestler, de Kafka et de Malaparte, sans compter les grands Américains, Faulkner, Dos Passos, Steinbeck, Caldwell et Hemingway, qui ont la cote d'amour.

Cet engouement constitue un jugement critique. La part faite à la vogue et à la nouveauté, il reste que des lecteurs avertis refusent de se laisser imposer une marchandise frelatée; ils recherchent quelque chose d'authentique qui les repose des gloires temporaires nées de la résistance et des propagandistes systématiques de l'obscénité. Peut-on les en blâmer ? Le ferait-on qu'on ne changerait rien à l'affaire. Libre à chacun de discuter du goût du public, mais il a toujours le dernier mot.

Une nouvelle génération intellectuelle émerge toujours à la notoriété à la faveur d'une catastrophe; les romanciers qui ont marqué l'entre-deux-guerres ne sont plus jeunes. Un Mauriac, un Bernanos, un Romains, un Duhamel sont dans la soixantaine, ils ont livré l'essentiel de leur message, ils ne peuvent que se répéter. S'ils comptent des successeurs, on leur cherche vainement des remplaçants; la source serait-elle tarie ?

Un contradicteur hoche la tête: — Vous avez du roman une conception caduque, entièrement désuète, me reproche-t-il. Vous semblez ignorer que le monde traverse une crise sans précédent qui modifie entièrement ses points de vue. Comment voudriez-vous que l'on s'intéresse encore à des conflits artificiels qui se livrent dans le champ clos de la conscience individuelle ? A l'ère atomique doit correspondre une vue dynamique de l'homme, de l'homme inséré indissolublement dans un contexte social d'un tissu très serré.

Je connais cette série d'objections. Elles ne me paraissent pas irréfutables. D'abord, l'homme demeurera toujours l'homme, c'est-à-dire un être de chair et de sang abandonné à ses passions auxquelles il se soumet ou contre lesquelles il lutte. J'aime cette expression puérile: l'homme est le roi de la création. Eh! bien oui, et tout le reste n'est

qu'accessoire. Cet homme peut bien favoriser une vision collective et synthétique de la vie, il n'en reste pas moins un individu, une personne humaine. S'il en perd les attributs, il cesse d'exister, en tout cas au point de vue du romancier.

Qu'un roman doive traduire une expérience personnelle de la vie, j'y consens, mais il ne peut et ne doit pas être une expérience. Les récits de Jules Roy groupés à l'enseigne de **La Vallée heureuse,** relatant les hauts faits des aviateurs alliés qui semaient chaque nuit la mort sur les villes de la zone industrielle de la Ruhr, sont sans contredit d'un accent extrêmement émouvant. Ce n'est pas un roman, c'est autre chose et qui n'est pas inférieur, mais encore un coup, c'est différent. Je veux bien que les nouvelles de Georges Govy, dans **Sang russe,** évoquent avec un relief saisissant les épisodes de la guerre de Crimée, en 1920, entre Rouges et Blancs, mais ce n'est pas un roman. J'en dirai autant du **Drôle de jeu** de Vailland, de **Mon Village à l'heure allemande** de Bory, de **l'Education européenne** de Gary, voire des admirables **Chemins de la mer** de Vercors, le seul écrivain authentique que la résistance nous ait révélé.

Mais il y a Sartre, direz-vous. Oui, il y a Sartre et on ne l'écartera pas d'un trait de plume. Le romancier du **Mur** et de **la Nausée** n'est pas un écrivain indifférent. Qu'il soit le mieux doué des hommes qui ont atteint la maturité de la quarantaine, c'est l'évidence même. Il possède une intelligence hors de l'ordinaire, un robuste talent de conteur, une vitalité sans fissure. Si j'admire son incontestable puissance et sa maîtrise d'une technique qu'il n'a pas inventée mais qu'il sait utiliser avec un rare bonheur, pourquoi suis-je incapable de le goûter pleinement ? Cela tient sans doute à diverses causes dont je veux distinguer ici quelques-unes. D'abord Sartre écrit mal, délibérément. Il emprunte de ses personnages la médiocrité de leur langage; il emprunte souvent aussi la médiocrité de leur pensée. Cette volonté de mimétisme quasi photographique lasse rapidement; l'art est choix et transposition, il ne se satisfait pas de la fidélité de l'enquête judiciaire.

Ensuite, il y a ce fait inquiétant que Sartre — et ses disciples en font autant et davantage — recourt au roman pour exprimer ses préférences philosophiques. Il m'importe assez peu qu'il soit existentialiste, pourvu que cette foi intellectuelle ne transparaisse pas dans sa littérature. Or, c'est tout le contraire qui arrive. Ses personnages sont des projections de ses théories, ils ont pour mission de nous convaincre, de nous engager dans telle ou telle voie. On a beaucoup médit du roman à thèse, selon la manière bourgeoise et guindée de Paul Bourget, et l'on avait raison. Mais le mal demeure ; les thèses ont évolué, mais la volonté de prosélytisme est toujours apparente. L'immense talent de Sartre peut donner souvent le change; à la réflexion, l'intention affleure trop ouvertement dans le roman.

Et il y a aussi ce fait de l'obscénité à jets continus; je ne dis pas de la pornographie, qui n'est qu'une entreprise commerciale assez louche et partant ne relève pas de la littérature. On oublie de plus en plus que pour tout dire, il ne faut pas tout dire. Passé un certain point de saturation, l'effet devient insensible. Christian Mégret a raison de juger **les Liaisons dangereuses** beaucoup plus pernicieuses, par leur vice sous-jacent et discret, que les débordements érotiques de Henry Miller, dont se réclament bruyamment quelques jeunes romanciers français, comme

Guérin. Ainsi, dans **les Chemins de la liberté,** Sartre ne nous fait grâce d'aucun détail, le plus répugnant soit-il. C'est une littérature pour adolescents rongés d'acné et pour vieillards impuissants et torturés.

C'est aussi un parti-pris grotesque et primaire dans son conformisme sombre. De la littérature rose à la littérature noire, il n'y a qu'une question de nuances, les deux sont aussi fausses, elles dénaturent également la vie qui n'est ni aussi belle que la peint Delly, ni aussi laide que le veut Sartre. Quand je lis trois pages interminables au cours desquelles une jeune femme enceinte décrit ses vomissements, je ne suis pas scandalisé, mais j'éprouve une invincible nausée. C'est du plus mauvais Zola. La vésanie n'est jamais matière d'art. **L'artiste véritable refuse la liberté de tout dire, parce qu'il sait qu'on court de la sorte le plus grand risque de ne pas dire avec toute la force requise les choses essentielles. La violence n'est pas la force. Dans l'obscénité systématique, l'excès même finit d'ailleurs par émousser la sensibilité, si bien qu'on ennuie très vite, et l'on va, de la sorte, à l'encontre du but visé (1).**

En présence de ces directions erronées, on ne peut qu'éprouver une vive sympathie pour les deux premiers tomes parus d'un roman qui en comportera cinq ou six, **Les vies secrètes.** L'auteur est un Suisse, Edmond Buchet. J'admets qu'il n'apporte rien d'inédit, qu'il ne fait pas entendre un son nouveau. Il se range d'emblée dans la lignée traditionnelle des romanciers français, avant tout amateurs d'âmes à la fois moralistes et psychologues. Libre à chacun de juger que c'est une voie étroite, mais j'estime qu'elle peut encore permettre de très riches trouvailles. Avec, en sourdine, un lyrisme dense et discret. Le chant de la vie, dans ce qu'il aura toujours de mystérieux et d'impénétrable. Lisez, dans le prologue, cette méditation d'Elie, éveillé dans le petit matin, regardant sa femme Monique qui dort à ses côtés:

La femme que j'aime s'évade chaque nuit dans un autre monde, peuplé de rêves, de cauchemars, de réminiscences fugaces, de contacts inquiétants, d'associations d'idées étranges, de développements psychiques redoutables. Chaque nuit, la moitié de sa vie, elle plonge dans une existence sous-marine, sans commune mesure avec la vie consciente; elle est possédée par une existence monstrueuse où le sens de la réalité, le sens du devoir, le sens de la famille se liquifient; une existence sans cadres et sans bornes où tout, même les couleurs et les sons, s'affirme différent. Si elle me trompait en rêve, elle n'en serait pas responsable. De toute façon, elle m'échappe; elle me trompe par le seul fait du sommeil. Les amoureux comme les disciples, ne devraient jamais dormir; comment puis-je ne pas veiller sans cesse sur ce que j'aime ? Suprême abdication, honteuse faiblesse du sommeil ! Ce n'est pas seulement à cause du danger possible que les animaux se cachent pour dormir comme pour mourir. Un être qui dort, une femme, particulièrement, offre un spectacle impudique.

Elie souffrait. Il comprenait qu'un homme et une femme soumis à l'obligation du sommeil ne pourraient jamais former un seul être; l'aspiration éternelle des amants se trouvait ruinée par cette seconde vie, cet ultime refuge, trop profondément personnels. Le sens de l'épée nue entre les corps endormis de Tristan et d'Yseult s'éclairait: il existe toujours une épée entre deux amants, quel que soit leur désir l'un de l'autre, quelle que soit leur

volonté de s'unir, et cette épée est le sommeil. N'est-ce pas à cause de cette obligation quotidienne d'absence que chacun, malgré tant de paroles et de sentiments, se sent si seul au monde ? (2).

Une telle page, d'une exquise retenue, me paraît aller beaucoup plus loin dans le secret des êtres que des chapitres orduriers où l'on se contente de détailler avec complaisance les mille et un traits vulgaires de notre servitude humaine. Il est encore trop tôt pour pressentir quelle sera l'orientation définitive de l'oeuvre de Buchet, qui reprend un projet analogue à celui de Roger Martin du Gard dans **Les Thibault.** Jusqu'à maintenant, il a tracé avec une singulière acuité un tableau de la société genevoise qui s'étendra vraisemblablement des débuts du siècle jusqu'à nos jours. C'est une fresque aux tons précis, un peu froide par endroits, mais d'une indiscutable densité.

Jean Hytier tente de définir le roman comme **une métaphysique de l'intelligence** (3). L'expression est hardie et juste, à condition qu'il ne s'agisse pas d'une intelligence dévastatrice qui fasse table rase des valeurs de sensibilité et d'imagination, à condition qu'on ne confonde pas intelligence et raison et qu'on donne à celle-là sa pleine acception thomiste que, de nos jours, Bergson lui a opportunément restituée. Trop de préoccupations scientifiques et sociologiques encombrent le roman contemporain. **Le but du roman n'est pas de connaître le monde, mais de le recréer, ni de définir la vie. mais d'en donner l'illusion... Le roman doit être faux comparé à la réalité car autrement il se confondrait avec l'histoire, la géographie humaine ou d'autres sciences, et le roman doit sembler vrai, car créer l'illusion d'un monde est la fonction même de l'imagination du romancier** (4). Programme ardu, indispensable néanmoins pour atteindre à l'oeuvre durable.

Trop de romanciers français, aujourd'hui, paraissent en mal d'un sujet. D'un sujet original et neuf. D'où, chez certains, un goût maladif pour une fantaisie extravagante héritée du **Grand Meaulnes**—un pur chef-d'oeuvre, celui-là! — ou un délire verbal dont seule a pu s'accommoder la grâce infinie de Giraudoux. Toutes ces recherches ne sont peut-être pas inutiles; elles révèlent toutefois un souci excessif de renouveler des thèmes, quand c'est surtout l'inspiration qui fait défaut. Dans une récente chronique de Francis de Miomandre, je lis ces propos fort pertinents: **Il n'y a pas de sujets originaux. Les dizaines de milliers de pièces de théâtre qu'on a écrites se ramènent toutes à ce tout petit nombre de trente-six situations dramatiques découvertes par Georges Polti, dans son célèbre ouvrage; et je crains bien qu'on n'en trouve pas beaucoup plus pour les "situations romanesques". Le talent ne saurait donc se prouver par la nouveauté des thèmes, mais seulement par une sincérité, une vigueur et un éclat qui nous donnent l'impression de cette nouveauté.**

Je ne sais si c'est Balzac ou Flaubert qui, causant avec un ami de cette question, lui disait:

—Mon cher, je viens de trouver un sujet admirable: Un homme aime une femme . . . (5).

C'est bien ce qu'il faut souhaiter aux romanciers français de 1947: qu'ils retrouvent la jeunesse éternelle de ces situations toujours les mêmes et qui

ont suffi à Mme de La Fayette et à Benjamin Constant, à Flaubert et à Proust. Et le reste leur sera donné par surcroît . . .

(1) Armand Pierhal, **La Religion de l'obscène,** dans les **Nouvelles littéraires,** 23 janvier 1947.

(2) Edmond Buchet, **Les vies secrètes,** I: **Raisons de famille,** Editions Corréa, Paris 1946 pp. 12-13.

(3) Jean Hytier, **Les arts de littérature,** chez Charlot, Paris 1945, p. 110. Tout l'essai sur la nature du roman est à lire et à méditer; on y trouvera des vues extrêmement suggestives.

(4) Hytier, **op. cit.,** 111-2.

(5) Francis de Miomandre, **A propos d'une Parque,** dans **les Nouvelles littéraires,** 16 janvier 1947.

↗ **L'ACTION UNIVERSITAIRE** est largement ouverte à tous les diplômés. On peut faire parvenir les manuscrits au rédacteur en chef, aux bureaux de l'Association, **2900 boulevard du Mont-Royal.**

NOTRE LITTÉRATURE ATTEND SON HISTORIEN

Rex Desmarchais

A diverses reprises, j'ai exposé dans les revues et les journaux des vues panoramiques sur nos principaux historiens et sur leurs ouvrages les plus importants d'ordre soit général, soit régional. Tous, il nous importe de connaître l'histoire de notre pays, de notre province, de la région où nous vivons. L'amour que nous portons à notre patrie, la fierté qu'elle nous inspire naissent des profondeurs mystérieuses de l'instinct. Par ailleurs, les lectures, les études, les connaissances acquises éclairent et justifient, au regard de notre esprit, nos sentiments instinctifs d'amour et de fierté, leur donnent un appui rationnel : le livre d'histoire canadienne montre à notre réflexion que nous avons plusieurs motifs fondés d'aimer notre pays et d'en être fiers.

L'Histoire, telle qu'on l'entend communément, attache une très grande importance aux faits guerriers et aux événements de la vie politique. Aujourd'hui, elle commence à s'intéresser un peu aux phénomènes sociaux, aux développements de l'industrie, du commerce, aux modifications, lentes et profondes, que ces phénomènes et ces développements apportent à la vie humaine. Les faits guerriers et les fluctuations de la vie politique ne sont pas les seuls agents qui modifient les peuples et les individus. Mais ce sont là les facteurs les plus évidents et, par conséquent, les plus faciles à utiliser pour l'historien. Mais d'autres facteurs, souterrains et presque insensibles, agissent et n'exercent pas une action moindre que les premiers sur l'évolution des humains. Ainsi, dans un pays donné, ne serait-il pas du plus vif intérêt d'écrire l'histoire de la diffusion commerciale des drogues, de l'alcool (sous toutes ses formes), du tabac ? La découverte et la propagation, dans toutes les couches sociales, de ces "moyens d'oubli" n'ont-elle pas eu de fortes répercussions sur l'organisation de la société et n'ont-elles pas introduit de véritables changements dans un nombre incalculable d'hommes ?

On voit par ce simple exemple que ce que l'on nomme les ouvrages d'histoire générale sont loin de tenir compte de toutes les causes **importantes** qui influent sur l'être humain et sur les organismes sociaux.

Depuis la découverte de l'imprimerie surtout, l'ensemble de l'humanité subit l'influence de l'imprimé. La littérature, sous divers manteaux et même sous des déguisements, pénètre toutes les classes de la société; selon les milieux, elle frappe brutalement ou elle s'insinue par des voies subtiles. La littérature est devenue inséparable de l'histoire humaine, et l'un des plus actifs agents des transformations de cette dernière. A mon avis, l'histoire de la littérature d'un peuple devrait s'intégrer dans son histoire générale. Elle ne fait pas que peindre et refléter les moeurs; elle les forme, elle contribue à leur évolution.

Chez nous, comme chez tous les autres peuples, l'imprimé exerce une influence considérable. Personne niera

que les journaux, les revues, les magazines, les publications populaires de tout genre marquent les classes inférieures et la classe moyenne de notre peuple. A cette influence de l'imprimé s'ajoute celle de la parole publique de bas niveau et qui relève plus ou moins de la littérature — ou de la sous-littérature. Les résultats de cette influence sont faits d'impondérables: ils échappent aux mesures exactes, ils ne se laissent pas réduire en statistiques. Nul ne songerait, pour cela, à les nier. Ce serait là contester, par exemple, l'efficacité difficilement contestable de la publicité commerciale.

Mais les livres, eux, qui constituent vraiment le plan supérieur d'une littérature, les livres canadiens-français ont-ils une action réelle sur nos modes de vivre et de penser, sur l'évolution de nos lois, de nos institutions, de nos divers organismes sociaux ? En d'autres termes, nos philosophes, nos poètes, nos essayistes, nos critiques, nos romanciers, nos conteurs, nos dramaturges sont-ils lus — et lus avec assez d'attention, d'admiration pour agir sur le lecteur et, par lui, sur la structure et la figure de son milieu ? La question n'est pas commode à résoudre de façon catégorique. Un ironiste pourrait me demander: "Pourriez-vous me nommer quelques-uns de nos philosophes ? J'avoue que je serais assez en peine pour lui répondre. Il arrive que des gens me demandent plus modestement: "Signalez-nous quelques poètes, quelques essayistes, quelques romanciers ou conteurs canadiens-français que nous lirions avec profit et plaisir." En réponse à ces personnes de bonne volonté, je hasarde quelques noms, certains titres de livres. Mais je m'exécute toujours avec une légère inquiétude.

Est-ce que je connais bien ce qui s'est produit et se produit actuellement de meilleur chez nous ? Je ne suis ni un érudit ni un historien de notre littérature. J'ai suffisamment suivi notre production littéraire, mettons . . . des quinze dernières années. Mais celle d'avant ? Je n'ai d'elle qu'une connaissance confuse et approximative. Où se renseigner convenablement et avec quelque sûreté ? C'est l'histoire de la littérature (rameau de l'histoire générale) qui doit alors servir de guide. Je connais, pour ma part deux manuels et une petite histoire de notre littérature. De ces trois ouvrages, je dirai un mot tout à l'heure. Mais ici, une légère digression.

L'existence même de la littérature canadienne-française a été contestée vivement par certains, défendue âprement par d'autres. Comme l'expression "littérature canadienne-française" paraissait équivoque à l'examen, on s'efforça de trouver des formules plus justes. Ainsi: "littérature canadienne d'expression française." Et ceci, évidemment, en opposition avec la littérature canadienne d'expression anglaise. Le grand obstacle que rencontre notre pauvre littérature, même pour exister, c'est l'ombre gigantesque de la littérature française. Celle-ci enlève à celle-là sa place au soleil et la tient dans une sorte de dépendance. Ceci s'explique aisément: la littérature française est ancienne, d'une richesse et d'une variété prodigieuses; elle a, depuis quelques siècles, une renommée universelle. La nôtre, au contraire, est née d'hier et en des conditions très difficiles; elle cherche en tâtonnant ses voies et elle produit à peine ses premiers ouvrages dignes d'attention. Or, pour se manifester, elle compose ses ouvrages selon les lois du génie français et son moyen d'expression est la langue française. Sa possibilité d'autonomie réside uniquement dans le fait qu'elle peut observer, étudier et tra-

duire les réalités particulières au milieu canadien. D'ailleurs, notons, à ce propos, qu'un bon nombre d'écrivains français passent et séjournent parmi nous, tirent des livres de tout genre du milieu canadien. La situation équivoque de notre littérature a été si bien sentie que certains écrivains (Claude Henri Grignon, Albert Pelletier) ont été jusqu'à préconiser la création d'une langue spécifiquement canadienne-française qui devait se composer, je crois, d'un amalgame de français, d'anglais, de mots inventés ou tirés des anciens idiomes indiens. Cette création est restée à l'état de projet. Nous continuons d'écrire dans le moins mauvais français que nous pouvons.

Notre littérature, pour naître et s'imposer, doit livrer une véritable course à obstacles: non seulement elle est tenue dans l'ombre par la littérature française et elle lui emprunte son génie et sa langue mais, de plus, le public qu'elle se constitue péniblement se nourrit et se délecte depuis longtemps d'ouvrages français. Les nouveautés venues de France inondent nos librairies, figurent au catalogue de toutes nos bibliothèques publiques. Bien qu'écrivain canadien-français, je ne suis pas de ceux qui se plaignent de l'abondance du livre français chez nous: sa présence est absolument nécessaire au progrès de notre culture générale et, partant, elle sert, en définitive, les intérêts supérieurs de notre propre littérature; les ouvrages français ne font pas que former et affiner nos écrivains; ils les stimulent, ne leur permettent pas de se contenter d'un travail bâclé. Lorsque je viens de lire les derniers livres des maîtres français, je me sens moins facilement satisfait de mes écrits en cours, je m'efforce vers une perfection que j'ai cru découvrir dans mes récentes lectures, je rêve de réussir, à mon tour, un livre authentiquement grand, vraiment beau . . .

Fermons la digression.

Mgr Camille Roy et les RR. SS. de Sainte-Anne ont publié chacun un manuel de la littérature canadienne-française. Le souci d'équité et un esprit de bienveillance ont, en général, présidé à la composition de ces deux manuels. Il s'y trouve des lacunes, les unes involontaires, les autres explicables sinon justifiables. Monseigneur et les RR. Soeurs ont voulu faire connaître **tous** nos principaux écrivains et rendre justice à **chacun** d'eux. Comme il est naturel, ils ont peut-être attaché une importance excessive aux écrivains et orateurs du clergé. Toutefois, ils ont accordé une place convenable et une appréciation honnête aux écrivains laïques, sauf à quelques mécréants qui, malheureusement, se trouvaient parmi nos moins plats écrivains. De tels manuels fondent leurs jugements beaucoup plus sur le critère moral que sur le critère esthétique. Les écrivains conventionnels et révérencieux de toutes les traditions établies y sont nettement placés au-dessus d'écrivains mieux doués mais qui ont montré une certaine liberté et un goût répréhensible pour la beauté sensuelle.

M. Berthelot Brunet a écrit d'une plume cursive une brève histoire de notre littérature. On peut y voir une réaction contre les deux manuels précités. Il est entendu que cette histoire est pleine d'ironie et finement spirituelle.

Les jugements de notre dernier historien littéraire, toutefois sont assez inégaux: ici, pénétrants et justes, là insignifiants, ailleurs baroques et cocasses. M. Brunet semble avoir trop sacrifié à des idées préconçues au mo-

Pour vos achats de livres,

Consultez-nous.

Nous recevons régulièrement des Nouveautés de France.

DÉSIREUSE DE SATISFAIRE LE PLUS POSSIBLE, NOTRE MAISON OFFRE DE MULTIPLES SERVICES:

- Catalogues et Listes Mensuelles fournis sur demande.
- Service Postal.
- Système de Ventes à terme.

Librairie P.-A. MÉNARD

1564 St-Denis - Près du Théâtre St-Denis

HArbour 6126

Le **Sun Trust,** Limitée

Exécuteur testamentaire — Fiduciaire

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Joseph Simard, O.B.E., *Président*
Albert Hudon, D.Sc., C. *Vice-président*
Hon. J.-A. Brillant, C.B.E., C.L., *Vice-président*

Hon. Edouard Asselin, C.R., C.L.
Hon. Armand Daigle, *Sénateur*
Hon. Charles Delagrave, N.P., C.L.
J.-Emile Fortier, M.D.
Hon. Wilfrid Gagnon, C.B.E.
Col. Hon. Raoul Grothé, C.L.
J.-Edouard Labelle, O.B.E., C.R.
Hon. Lucien Moraud, C.R., *Sénateur*
Eugène Poirier, N.P., LL.D.

Direction :
J.-HEBERT CHRETIEN, B.A., LL.L

Directeur général
Jacques ST-AUBIN — *Chef des Services*
Jacques GEOFFRION — *Secrétaire*
Henri DE CAZES — *Gérant à Québec*

Succursale
132, St-Pierre
QUÉBEC

Siège social
10 ouest, St-Jacques
MONTRÉAL

Examen de la vue — Verres correcteurs

LORENZO FAVREAU, o.o.d.

ET SES ASSISTANTS

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie

BUREAUX DE CONSULTATION :

Bureau du centre :
265 est, rue Ste-Catherine
Tél.: LA. 6703

Bureau du nord :
6890, rue Saint-Hubert
Tél.: CA. 9344

PAQUETTE & PAQUETTE

GÉRARD-P. PAQUETTE — PIERRE PAQUETTE

COURTIERS D'ASSURANCES

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261*

Lunettes et verres ophtalmiques.

J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien diplômé

Membre de l'A.E.P.O. de Paris

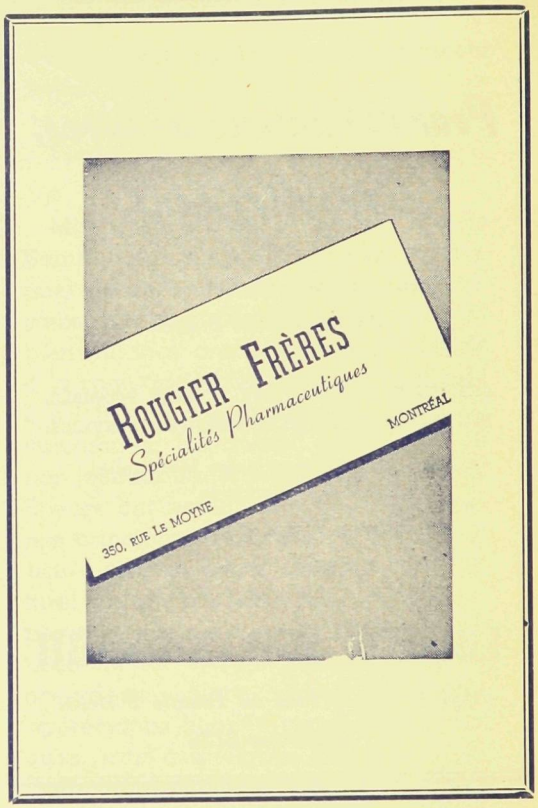
assisté d'optométristes et opticiens diplômés

•

BUREAUX CHEZ

Dupuis Frères

MONTRÉAL



AMherst 5433

A LA TRICOTEUSE

779 EST, RUE RACHEL
(COIN ST-HUBERT)

Guy ROY, prop.

ment d'entreprendre son histoire. Un noble sentiment d'amitié paraît aussi avoir brouillé, en certains cas, la pureté de son optique de juge. Enfin, il n'a sans doute pas suffisamment surveillé les trous de sa mémoire et ce manque de surveillance a produit, dans son livre, de regrettables omissions.

On peut se faire légitimement la réflexion que si notre littérature n'est pas d'une richesse accablante, les trois "Histoires" qui prétendent la résumer ne sont guère plus opulentes qu'elle. Irons-nous jusqu'à dire que la littérature canadienne-française a les historiens qu'elle mérite ?

Il existe d'autres ouvrages critiques propres à nous éclairer mieux notre littérature et à nous en montrer plus judicieusement les valeurs que ces trois "Histoires". Parmi les plus intéressants, je signalerai les essais sur notre littérature de M. Séraphin Marion **Poètes français de l'Amérique du Nord,** et **Gloses critiques** de Louis Dantin, **Littérature canadienne** et surtout le **Louis Fréchette** de Marcel Dugas. Louis Dantin était homme de culture et de goût. A un sens critique délié, il joignait une indulgence naturelle qui lui évitait les jugements tranchants et les ridicules indignations. Il a donné, dans sa notice biographique et critique qui sert de présentation aux **Poésies** d'Emile Nelligan, une des pièces maîtresses de la critique littéraire publiée au Canada français. Le seul essai qui peut rivaliser de sagacité et de compréhension avec cette notice, c'est l'étude d'Olivar Asselin sur l'oeuvre de l'abbé Groulx. Asselin, de caractère plus catégorique que Dantin, n'avait pas moins de culture, de sûreté de goût et de perspicacité que ce dernier. Il a gaspillé le meilleur de ses forces à de vaines polémiques politiques et même politiciennes. Avec Jules Fournier, mort prématurément, et son ami Olivar Asselin, confisqué par les médiocrités de la vie, nous avons probablement perdu les deux critiques qui eussent pu diriger en des voies fécondes les destinées de notre littérature. Jules Fournier a agencé une anthologie des poètes canadiens qui n'est pas dépourvue de mérite ni d'ironie. Quelques pages d'Asselin, cueillies ça et là dans les journaux, ont été réunis sous le titre de **Pensée française.** Pauvre publication posthume, née d'une excellente intention, et qui vaut mieux que le néant sans, toutefois, rendre le centième de la justice due à Asselin. Aujourd'hui, Roger Duhamel pourrait être un critique littéraire de belle classe. Mais, comme Asselin le fût toute sa vie, il est pris par les exigences dévorantes des innombrables "papiers" du journalisme quotidien.

Les personnes curieuses de se renseigner sur les débuts de notre littérature liront avec autant de profit que d'agrément le **Louis Fréchette,** déjà cité de Marcel Dugas. C'est une biographie remarquable et qui peint une époque tout en dessinant son modèle. Au point de vue intellectuel et littéraire cette époque, empoisonnée par le pire romantisme français triomphant, était misérable et ampoulée jusqu'au grotesque. Le livre précis, ironique et fin de Dugas ne laisse aucun doute à ce sujet. Il éclaire d'une lumière froide et cruelle ce que Mgr Roy a appelé "nos origines littéraires". Ne perdons point de vue, lorsque nous sommes tentés de juger sévèrement la littérature canadienne-française actuelle, que son point de départ fut bien celui qu'évoque la biographie de Louis Fréchette par Dugas. Il faut alors reconnaître qu'il y a eu progrès. Et, dès qu'il y a signe de progrès, il y a lieu d'espérer. Fréchette et Crémazie sont très représentatifs des commencements de notre

littérature. En comparant leurs ouvrages à certains autres, il est possible de suivre la ligne ascendante d'une évolution; notre littérature se dégage graduellement de la mauvaise rhétorique et du ton déclamatoire qui ont présidé à sa naissance; elle évolue vers la simplicité d'expression et la recherche des vérités; peu à peu, elle se débarrasse des lieux communs et des clichés, des imitations littérales et des pastiches inconscients. Elle veut vivre par elle-même, elle manifeste des élans de vitalité, d'originalité. Qu'on mesure la route parcourue en comparant, par exemple, les poésies de Fréchette et de Crémazie à celles de Nelligan, de Paul Morin, d'Alfred Desrochers, de Saint-Denys-Garneau. En prose, la même évolution me paraît encore plus sensible. Toutefois, il est de simple bonne foi de remarquer que cette évolution épouse assez étroitement la ligne d'évolution de la littérature française. A mon avis, nos écrivains observent et décrivent plus que ceux d'autrefois les réalités et les particularités de notre milieu — et c'est là sur le passé un progrès très appréciable. Mais ils n'osent pas rompre délibérément avec la grande école française qui est à la mode au moment où ils écrivent.

Notre littérature (je suppose qu'elle vivra) a trois perspectives: être elle-même absolument; être un simple rameau, si vivace soit-il, de la littérature française; se rattacher à la littérature américaine et finir par se fondre dans cette dernière.

A ma connaissance, les historiens de la littérature française et les historiens de la littérature américaine ne tiennent aucun compte de la nôtre. C'est donc à nos propres historiens qu'incombe la tâche de dresser le bilan de nos productions littéraires et d'orienter l'avenir en montrant ce que fut le passé. Les manuels de Mgr Camille Roy et des RR. SS. de Sainte-Anne ainsi que le petit livre de Berthelot Brunet constituent de premiers inventaires d'ensemble. Mais ces modestes ouvrages sont manifestement insuffisants. Ils sont marqués de partis pris, explicables sans doute, trop manifestes quand même. Quel sera l'écrivain cultivé, familier avec la littérature française et la nôtre, rompu aux disciplines de l'Histoire, qui donnera enfin l'Histoire de la littérature canadienne-française indispensable à nos écrivains et à notre public de lecteurs ? Il s'agirait d'un livre qui non seulement présenterait une classification objective et rationnelle de nos écrivains et de leurs ouvrages mais qui , de plus, indiquerait (avec des exemples irréfutables à l'appui) les principales influences françaises que nous avons subies et que nous ne cessons pas, hélas! de subir, même en regimbant. J'ai vu récemment un de nos moins mauvais écrivains frétiller de plaisir parce qu'on lui disait (ironiquement peut-être?) qu'il était "le Mauriac canadien". Il ne paraissait pas concevoir qu'il serait infiniment plus honorable pour lui et pour nos lettres d'être tout bonnement . . . lui-même. Aussi longtemps que nous serons ainsi flattés d'être des caricatures des maîtres français, nous ne pourrons songer à créer une littérature vivante, originale, digne d'apporter un apport inédit au trésor commun de la civilisation.

LITTÉRATURE AUTONOME

Robert Charbonneau

de l'Académie canadienne-française

C'est le sort des polémiques prolongées de se grossir des passions qu'elles suscitent, au point de faire parfois oublier les idées qui en furent la cause. Tel est le cas de la polémique qui a éclaté, en février dernier, entre LA NOUVELLE RELÈVE et LES LETTRES FRANÇAISES ; qu'Aragon a reprise après Jean Cassou et qui, aujourd'hui, dans les articles qui continuent de paraître, n'a plus aucun rapport avec l'autonomie de notre littérature ou la liberté que revendiquait LA NOUVELLE RELÈVE, pour nos éditeurs et nos critiques, de ne pas tenir compte des préjugés politiques français. Si la polémique a dévié, c'est Aragon qu'il faut en blâmer. Bien qu'il s'adressât à Berthelot Brunet et à moi-même, il réussit à provoquer une discussion générale en insultant le peuple canadien.

René Garneau, dans son article intitulé CONTRE L'ESPRIT D'ISOLEMENT,[1] rattachant cette polémique et ses suites à l'incident des ENFANTS DU PARADIS, feint de voir dans notre volonté de promouvoir au Canada une littérature autonome, un des aspects d'une offensive concertée contre la culture française. Dans son indignation, il parle de boycottage, d'asphyxie, etc.

Aucun des lecteurs sérieux de M. Garneau ne croira qu'il existe dans la province de Québec un mouvement anti-français. L'incident de Messières est un incident ridicule, qu'il est encore plus ridicule de magnifier au point d'en faire une tentative de boycottage des valeurs d'échange entre le Canada et la France.

D'ailleurs, si l'on porte attention au ton de l'article de M. Garneau, on voit qu'il est écrit, moins pour ses compatriotes, que pour la galerie composée de ses anciens auditeurs des ondes courtes. L'indignation de M. Garneau est, de toute évidence, une indignation de commande. On pourrait se demander comme ce personnage de comédie : Qui diable trompe-t-on ici ? Oui, quel intérêt peut avoir M. Garneau à faire croire à ses amis qu'il existe une offensive contre la culture française ?

Et en quoi le fait de revendiquer l'autonomie de notre littérature et le droit pour les écrivains canadiens de regarder du côté américain autant que du côté français constitue-t-il une menace pour la culture.

S'il n'existe pas d'offensive contre la culture française, on devrait en susciter une contre l'esprit colonial français qui pousse certains écrivains canadiens à se considérer comme des exilés de marque dans leur pays, à ne vivre, à ne croire, à ne sentir et à ne penser que par Paris.

Que pour exercer son métier de critique, M. Garneau tienne à être plus français que les Français, cela nous laisse indifférents. Cependant, si tel est le cas, nous devrons craindre que l'impartialité de ses jugements puisse être compromise par son désir de recevoir en tout l'approbation de Paris.

(1) *Le Canada*, 3 mars 1947.

D'UNE REVUE A L'AUTRE

PRIX

François Mauriac a été écarté du dernier prix Nobel parce que *Son oeuvre reflète un catholicisme étroit.*

Les concurrents de l'an prochain ; André Malraux, Steinbeck, Hemingway et Georges Duhamel auteur de *La possession du monde.* Faites vos jeux, messieurs, rien ne va plus — 1,320,000 francs au gagnant.

QU'EST-CE QUE LA CULTURE ?

Trop de gens appellent cultivés les cerveaux dans lesquels n'ont jamais été semées que les idées des autres, Henri Duvernois.

. . . ET LES RELATIONS CULTURELLES ?

Nous nous plaignons volontiers et avec beaucoup de raison du peu de cas que la France fait de notre littérature et de notre vie intellectuelle. Je note une discrète mais gentille invitation des Nouvelles Littéraires — A propos du livre de Berthelot Brunet, on peut lire dans un entrefilet signé René Bailly : *On connaît mal en France la littérature canadienne-française et c'est un grand tort . . . Faisons complet crédit aux jeunes écrivains qui illustrent aujourd'hui la pensée canadienne, tels un Robert Charbonneau et une Gabrielle Roy . . . dont nous serons toujours heureux de signaler les oeuvres.*

À VERSER AU DOSSIER . . .

du procès culture —vs— spécialisation. Un excellent article de la revue Endeavour publiée à Londres et en français : Dans l'impossibilité de tout citer, retenons ceci : "*Ce n'est pas simple coïncidence que les grands noms de l'âge d'or de la science . . . soient ceux d'hommes ayant une vaste culture, capables non seulement de discerner la vérité de l'erreur et d'ordonner les faits dans des lois naturelles générales, mais aussi d'apprécier les arts et les humanités. Un retour à la formation libérale et à la culture de ces jours passés serait un avantage pour les savants modernes et une aide dans leurs travaux . . . Dans le passé, le progrès de la science a dépendu de l'existence d'hommes capables de penser largement et de percevoir l'unité profonde sous la diversité des formes : ce n'est pas la science seule,* et surtout *une partie limitée de la science qui peut les former et nourrir leur pensée*".

LA LITTÉRATURE NOURRIT SON HOMME

Les écrivains, engagés ou non, sont indifférents aux biens de la terre. Vieille légende. L'histoire des relations d'éditeurs à auteurs est édifiante à ce sujet. Sous le titre *Editeurs romantiques,* Jules Bertaut nous raconte les démêlés de ces messieurs. Un véritable rat, c'était le père Hugo qui rédigeait ses traités avec une minutie extrême et en exigeait l'exécution à une minute, un centime près. *Sa tactique, consistait, semble-t-il, à céder très cher ses livres pour un temps très court, un an à dix-huit mois, ensuite à renouveler à des conditions toujours supérieures.* Quant à Balzac, lorsque son éditeur Werdet lui réclama un compte, il porta ses oeuvres chez un con-

current. Il est vrai qu'un éditeur de chez-nous confiait récemment à l'un de nos amis : l'embêtant dans le métier, ce sont les droits d'auteur.

ESSAI DE DÉFINITIONS

Qu'est-ce que la peinture ? Question d'une brûlante actualité. Toulouse-Lautrec y a déjà fort bien répondu. Nous communiquerons sa définition péremptoire à tout lecteur qui nous en fera la demande par écrit.

COMMENT "ILS" TRAVAILLENT

Jean Giraudoux. *Il restait longtemps sans avoir envie d'écrire, puis, un beau matin, le besoin l'en prenait ; il dépliait alors une petite table de bridge, s'installait près de la fenêtre ou de la cheminée, et le voilà parti ! Cela durait quinze jours ou trois semaines. Après quoi son livre fini, Giraudoux repliait la petite table de bridge et, pour plusieurs mois, cessait d'être un homme de lettres, se consacrant tout entier à ses fonctions du quai d'Orsay*".

Sources : "Les Nouvelles Littéraires" — "Hommes et mondes" — "La Revue de Paris" — "Endeavour".

DOCUMENTS

• ÉCONOMIE — POLITIQUE — SOCIOLOGIE

CIVISME : *Le Citoyen canadien-français* — Esdras Minville — Editions Fides. 2 vols.

COOPÉRATIVES : *Commentaires sur le rapport de la Commission d'Enquête sur les Coopératives* — "L'actualité Economique", janvier 1944 (XXIIe année no 4) pp. 708-725.

DÉMOCRATIE : *Trade Unions and Democracy* — "Food for Thought", February, 1947 — (vol. 7 no 5) pp. 4-10.

FAMILLE : *Le Mouvement familial en France* — Stanislas de Lestapis, s.j. — "Relations", février 1947, no 74 — pp. 38-41.

IMPÔT : *L'impôt fédéral sur les successions* — Yvon Clermont — "Relations", mars 1947 — no 75 — pp. 74-76.

• HISTOIRE

AMÉRIQUE : *Esquisse américaine* — Raymond Tanghe — 1 vol. Editions Fides, à Montréal.

BELGIQUE : *La crise monarchique en Belgique* — Dostaler O'Leary — "L'Ecole canadienne", mars 1947 (XXIIe année no 7) pp. 392-395.

EMPIRE : *La décentralisation de l'Empire* — Jean Dumouchel — "L'Actualité économique", janvier 1944, (XXIIe année, no 4) pp. 688-707.

• LITTÉRATURE

ROMAN : *Prépondérance du roman* — Robert Charbonneau — "La nouvelle Relève", janvier 1947 (Vol. V, no 6) pp. 494-497.

• SCIENCES

FORMATION : *La formation des hommes de science* — "Endeavour", juillet 1946 (vol. V - no 19) pp. 81-82.

GÉOGRAPHIE : *L'habitat et la population au Saguenay* — Benoît Brouillette — "L'Actualité économique", janvier 1944 (XXIIe année - no 4) pp. 646-677.

PHYSIQUE : *Etat actuel de la physique mathématique* — N. F. Mott — "Endeavour", juillet 1946 — (Vol. V no 19) pp. 107-110.

• DROIT

CONSTITUTION : *Aperçus sur la constitution canadienne* — Irénée Lagarde — "La Revue du Barreau", janvier 1947 (Tome 7, no 1) pp. 9-25.

TRAVAIL : *Législation du travail* (la formation professionnelle) — Marie-Louis Beaulieu — "La Revue du Barreau", janvier 1947 (Tome 7, no 1) pp. 35-42.

• MÉDECINE

LE CHOC : *Le traitement du choc dans les brûlures* — Jean M. Lemieux — "L'Union Médicale du Canada", février 1947 (Tome 76, no 2) pp. 132-140.

— *Quelques nouveautés sur les médications de choc en neuro-psychiâtrie* — Jacques Faure — "Le Journal de l'Hôtel-Dieu de Montréal", janvier-février 1947 (15e année no 1) pp. 63-84.

• ÉDUCATION

CINÉMA : *Puissance et influence du cinéma* — Marguerite M. Léveillé — "Nos Cours" (l'Institut Pie XI), février 1947 (Vol. VIII, no 17) pp. 17-20.

ORIENTATION : *Les Tests en orientation* — Louis D. Gadoury — "L'Ecole canadienne", février 1947 (XXIIe année, no 6) pp. 343-347.